

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois..... 6 f. »
Trois mois..... 3 » 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'extérieur.

Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

GRAND-THÉÂTRE IMPÉRIAL.

Lundi dernier a eu lieu, devant un public nombreux, la reprise de *Charles VI*.

M. Méric, dont le rôle est tout l'attrait de cet ouvrage, s'en acquitte avec le talent d'un artiste consommé.

MM. Marthieu et Sylva méritent des éloges et se sont fait applaudir vivement.

M^{lle} Cortez, qui remplit très-bien le rôle touchant d'Odette, a enlevé, à plusieurs reprises, les bravos de l'auditoire.

Jeudi, dans le *Chalet*, M. Marchot, première basse d'opéra-comique, qui faisait son troisième début, a vu prononcer son admission.

Le même soir avait lieu la reprise des *Noces de Jeannette*.

Ce charmant petit opéra, dont raffolent tous ceux qui l'ont entendu, est très-bien chanté.

M. Feret, qui remplissait pour la première fois le rôle de Jean, est très-amusant et chante avec goût.

M^{lle} Singelée a déployé dans le rôle de Jeannette une grande science de l'art du chant. L'air du *Rossignol*, hérissé de vocalises, casse-cou des chanteuses légères, a été enlevé avec un brio, une netteté irréprochables, qui ont valu à l'artiste une brillante salve d'applaudissements.

La soirée se terminait par le *Maitre de chapelle*, un des succès bien mérités de M. Mé-

ric, que secondent très-bien M^{lle} Dartaux et M. Feret.

Avant peu va avoir lieu la première représentation de l'opéra d'Auber, le *Premier Jour de bonheur*, et l'on dit que son interprétation sur notre scène ne laissera rien à désirer.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Fanny Lear ! Tel est le nom qui se pré-
lasse en lettres gigantesques sur les affiches.

Cet ouvrage de MM. Meilhac et Halévy ne ressemble en rien à ses aînés, et la *Grande-Duchesse*, si jamais elle rencontre *Fanny Lear*, la reniera sûrement pour sa sœur.

Voici en quelques mots le canevas sur lequel les auteurs ont brodé cinq actes intéressants.

Une actrice, Fanny Lear, après avoir joué, à dix-huit ans, au théâtre de Drury-Lane, à Londres, et dévoré à des fils de famille enthousiastes quelques centaines de mille francs, devient la maîtresse d'un lord qui, cinq ans après, meurt en lui laissant sa fortune, dix millions.

Jeune et riche, Fanny Lear n'a plus qu'une ambition, c'est de pouvoir paraître dans le monde où son passé lui ferme les portes.

Elle ramasse dans un bouge de Londres un gentilhomme français, le marquis de Noriolis, qui, après avoir dévoré sa fortune, est sur le point de mourir de faim. Elle l'épouse et devient marquise; mais ce titre qui pourrait lui ouvrir toutes les portes ne devient qu'une chaîne de plus. Le marquis, par suite de ses excès,

est en train de devenir fou, et l'ambitieuse Fanny Lear est obligée d'être sa garde-malade. Par bonheur pour elle, le marquis a une fille de dix-sept ans. Cette jeune fille devient la planche de salut de Fanny Lear, qui ne veut la marier qu'à un gentilhomme de bonne naissance et sous la condition expresse qu'elle ne se séparera pas des nouveaux époux. Un million de dot est là pour indemniser de cette condition. Un beau parti se présente qui refuse le million plutôt que d'habiter avec l'ex-pensionnaire de Drury Lane, laquelle, de son côté, refuse son consentement.

Si vous voulez savoir la fin, lecteurs, allez voir jouer *Fanny Lear*.

A.-L. MAQUAIRE.

POÉSIE

LE BAISER DE MARIE

RÉPONSE A L'ENVOI D'UN BAISER PAR LETTRE.

Ton baiser, aimable Marie,
Est bien parvenu jusqu'à moi,
Comme une colombe chérie
Qui palpite d'un doux émoi.

Charmant messager de tendresse,
Timide, il tremblait de frayeur;
J'ai senti sa chaste caresse
Passer de ma lèvre à mon cœur....

Quelle peur le troublait en route
Quand il s'est mis à voyager !
Ah ! c'est qu'il redoutait sans doute
De se perdre en son vol léger ;

Et de ne pouvoir se défendre
De quelques-uns de ces réseaux
Que tendent maints chasseurs, pour prendre
Les baisers comme les oiseaux....

Mais, non plus seul, je le renvoie
Vers ta bouche, son nid mignon,
Car le mien s'élançe avec joie
Pour être son doux compagnon.

Gabriel MONAVON.

LE CŒUR BLESSÉ

(IMITÉ DE HENRI HEINE.)

Si les fleurs voyaient ma torture,
Mon cœur saignant, ces tendres fleurs,
Cherchant un baume à ma blessure,
La parfumeraient de leurs pleurs....

Et si, d'une angoisse pareille,
Les rossignols avaient soupçon,
Ils chanteraient à mon oreille
Leur plus consolante chanson ;

Et si ma peine était connue
Des petites étoiles d'or,
Elles viendraient, perçant la nue,
Me dire le mot qui l'endort....

Mais mon mal est clos dans mon âme !
Une seule sait ma douleur :
C'est la cruelle aux yeux de flamme
Qui m'a percé.... percé le cœur !

M.

JOLI TAMBOUR

Au régiment, on me renomme
Près des belles pour mes succès ;
Joli tambour et puis bel homme,
Dans leurs cœurs j'eus toujours accès.
Pour toi j'ai fui la blonde Annette,
Bercé par ce fripon d'Amour.
Louison, sois ma Pomponnette,
Je serai ton joli tambour.

Que souvent notre cantinière
M'a fait de l'œil en tapinois !
Mais mon cœur lui disait : Arrière !
J'aime ailleurs un gentil minois.

Je t'adorais, belle brunette,
Espérant un tendre retour.
Louison, sois ma Pomponnette,
Je serai ton joli tambour.

Le dimanche, après la parade,
Pour entretenir ma gaité,
Prenant le bras d'un camarade,
Nous allons boire à santé :
Vider la choppe et la canette,
Pour un troupier c'est un beau jour !
Louison, sois ma Pomponnette,
Je serai ton joli tambour.

La permission de dix heures
Pour te voir me va joliment :
Au théâtre, tu ris, tu pleures,
C'est là que j'ai de l'agrément....
A toi la pomme de.... rainette
Pour charmer un vrai troubadour.
Louison, sois ma Pomponnette,
Je serai ton joli tambour.

C'est dans les plaines d'Italie
Que naguère il me fallait voir
Disant bernique à la folie,
Battre le rappel du devoir !
Au rataplan de ma baguette,
Mon régiment n'a pas fait four.
Louison, sois ma Pomponnette,
Je serai ton joli tambour.

J'allais renaître à l'espérance
D'être aimé de toi, Louison !
Mais une cruelle ordonnance
Me change, hélas ! de garnison.
Un autre fera ta conquête,
Ah ! du destin quel vilain tour !...
Il faut te quitter, Pomponnette,
Sans être ton joli tambour.

S.-S. GEORGES.

UNE VENGEANCE D'OUTRE-TOMBE

(Suite et fin.)

V.

Lorsqu'il entra dans son salon, il était pâle
et tremblant. Marthe s'y trouvait et se prépa-
rait à lui faire un froid accueil pour se venger
un peu d'avoir été renvoyée.

Involontairement pendant elle leva les yeux
sur lui. A l'altération de ses traits, elle comprit
qu'il se passait en lui quelque chose d'extra-
ordinaire.

— Mon Dieu ! Qu'as-tu ? s'écria-t-elle, ef-
frayée.

— Ce que j'ai ? fit-il d'un air sombre. Je
viens de voir s'évanouir mes plus chères illu-
sions.

— Quelles illusions ?... sur qui ?

— Sur vous, Madame !...

— Sur moi !... deviens-tu fou, Alphonse ?...

Tu m'appelles madame et tu cesses de me tu-
toyer, quand c'est moi qui devrais être fâchée
de la façon dont tu m'as reçue.

— Ah ! vous trouvez que vous devriez être
fâchée ?

— Bien légitimement encore. Que faisiez-
vous ainsi de si mystérieux ?

— Je lisais l'histoire de votre passé ; j'appre-
nais à vous connaître.

— Mon histoire ?... et qui vous en a fait le
récit ?

— Votre père lui-même.

— Mon père !... Que dites-vous ?

— Oui, votre père ! vous ne nierez pas les
faits qu'il raconte.

— Que raconte-t-il donc ?

— Des choses qui vous condamnent.

— Mon père n'a pu rien écrire contre moi...
et si c'est là tout ce qui vous donne cet air
irrité, votre bonne foi a été surprise par mon
ennemi.

— Malheureusement, je n'ai point été trom-
pé... c'est bien la vérité, la triste vérité... qui
m'a été révélée !... Dites-vous que ce n'est
pas l'écriture de votre père, ceci ? demanda
Alphonse en montrant à sa femme les lettres de
M. Lucan.

Elle y jeta un coup d'œil.

— Oui, répondit-elle, c'est son écriture ;
mais qu'y a-t-il donc de mal ?

— Cette question est digne de vous. Ainsi,
c'est le sauveur de votre père, c'est l'homme
que vous aviez admiré, choisi, aimé, que vous
avez épousé, et vous l'avez trahi indignem-
ment !...

— Il vous sied bien de me le reprocher
aujourd'hui, ingrat !... Avec qui l'ai-je trahi...

A. S. Marnière

quel a été mon complice, s'il vous plaît ?

— C'est moi... et je rougis. Mais j'avais mon excuse, moi ; j'ignorais quel était ce grand cœur dont vous aviez l'honneur d'être la femme, j'ignorais par combien de paroles menteuses vous lui aviez juré de l'aimer toujours, j'ignorais tout ce qui s'était passé entre vous, tout ce que vous saviez si bien et que vous vous gardiez de m'apprendre ! Et quelle est votre excuse, dites-le moi ?

Marthe ne trouvant rien à répondre, malgré son audace accoutumée, rougit et courba la tête.

— Vous vous taisez, reprit Alphonse ; c'est ce que vous avez de mieux à faire. Après avoir été ingrate envers le meilleur des hommes, infâme envers le plus dévoué des maris, vous l'avez tué sans pitié.

— Je l'ai tué, moi ! avec quelle arme, je vous prie ?

— Avec une arme terrible et sûre, qui cause une mort lente et cruelle, le chagrin.

— Qui vous a dit ? C'est lui, c'est ce Firmin. Mais devez-vous le croire, lui, le frère trop zélé de Claude ?

— Je dois le croire, parce que c'est un honnête homme, incapable de s'avilir par une inutile calomnie.

— C'est mon ennemi ; il est capable de tout pour me nuire.

— Et pourquoi ?

— Le sais-je, moi ? Il était jaloux de me voir préférée à lui par son frère.

— Il vous aimait donc bien, le pauvre défunt ? vous l'avouez. — Je n'aurais d'ailleurs qu'à interroger le premier passant venu, et il me redirait tout ce qui m'a été appris par M. Firmin, vous le savez bien. Maintenant, je me rappelle certains mots prononcés à voix basse sur notre passage et que je ne m'expliquais pas.

— Personne ne manque d'ennemis, surtout dans une ville comme celle-ci. Ce n'est pas moi qui ai tué Claude, puisque c'est une mala-

die que les médecins ont nommée, mais c'est bien lui qui a voulu me tuer ; il a tiré un coup de pistolet sur moi. J'ai des témoins qui peuvent vous l'attester.

— Je n'ai pas besoin de témoins, je le sais. Il exerçait la plus légitime vengeance.

— Quoi, Alphonse !... C'est vous... vous qui me parlez ainsi.

— Je vous étonne, n'est-ce pas ?... Je vais vous étonner bien davantage encore. Tout à l'heure, j'ai assisté à un écroulement terrible, celui de mon amour.

— O ciel ! que dis-tu ?

— Oui, il n'en reste plus rien, pas même les débris épars ; ils ont été rapidement balayés par le vent de l'oubli. Maintenant je vous considère sous un autre aspect, et je me demande d'où venait mon ancienne admiration. Je vous parais de toutes les qualités que vous n'aviez pas, et maintenant que vous en êtes brusquement dépouillée, vous ne m'apparaissez plus que comme une créature qu'il faut craindre et mépriser.

Marthe poussa un cri de douleur.

— Alphonse ! Alphonse ! s'exclama-t-elle. Jamais je n'oublierai ces paroles outrageantes... Les blessures qu'elles ont faites à mon cœur saigneront toujours ! C'est la colère qui t'égare, rétracte-les vite, ces paroles odieuses, pour que je ne croie pas un instant de plus qu'elles sont sincères.

— Je parle avec calme, froidement, et je ne dis que ce que je pense, que ce que j'éprouve.

— Ainsi, tu ne m'aimes plus, moi qui t'ai aimé jusqu'à trahir mon devoir pour toi et qui t'aime encore, plus que je n'ai jamais aimé Claude.

— Je sais qu'il avait tous les titres possibles à votre reconnaissance et à votre amour, son sort me dit le mien. Pour me soustraire à un malheur comme celui dont vous avez récompensé son persistant dévouement je n'ai qu'un moyen, et je suis résolu à l'employer.

— Et ce moyen, quel est-il ?... peut-on le connaître ?

— Assurément. C'est une séparation de corps et de biens.

— Une séparation ! Comment pouvez-vous avoir la cruauté de prononcer ce mot ?

Puis, se redressant, elle ajouta :

— Et si je ne consentais pas à ce que vous désirez si ardemment ?

— Je saurais vous y forcer.

— Ainsi vous voulez me punir de ce passé qui n'était que rempli de vous.

— C'est là ce qui vous condamne : il était rempli d'une faute inexcusable, et Dieu sait que je paie trop chèrement aujourd'hui les joies fugitives et coupables d'un passé que je maudis ! Dès ma plus tendre adolescence, j'avais rêvé pour compagne une réunion charmante des plus nobles qualités ; combien peu vous réalisez mon cher rêve, caressé longtemps. Je ne me suis uni qu'à la perversité et à l'ingratitude ! Comment avez-vous pu oublier ce que vous deviez à ce généreux Claude ! il avait sauvé votre malheureuse famille de la détresse, du déshonneur. Moi aussi je lui devais le salut de mon père, mais je l'ignorais ; et maintenant que je le sais, je ne peux pas vous pardonner de m'avoir rendu complice de votre ingratitude.

— Continuez, Alphonse, continuez ; ne craignez pas de trop frapper sur mon cœur : à force de blessures, il deviendra insensible.

— C'est votre châtimeur que de m'entendre vous parler ainsi, et il n'est que trop mérité ! Le sauveur de mon père a laissé un vengeur implacable, et ce vengeur, c'est moi, votre ancien complice lui-même, devenu votre mari ! Il est mort comptant sur moi, me sachant homme de cœur, et il avait raison.

Après cette scène douloureuse, Marthe resta comme anéantie. A son tour, elle connaissait la souffrance dans toutes ses rigueurs.

Le lendemain et les jours suivants, elle

tenta tout au monde pour obtenir une réconciliation, mais ce fut peine perdue ; Alphonse était inébranlable dans sa résolution. Le mépris avait tué son amour.

Marthe se résigna donc à une séparation qui était devenue nécessaire. Elle vécut quelque temps seule, mais cette solitude était pour elle un lourd fardeau. Elle se sentait abandonnée du monde entier. Son fils lui-même n'éprouvait pas pour elle toute la tendresse qu'elle attendait de lui, car il n'avait pas reçu d'elle les soins dévoués qui attirent la confiance.

Elle prit alors une grande et salutaire résolution, celle d'entrer dans un couvent.

Avant de se retirer du monde, elle fit venir Firmin et Victor et leur adressa de touchants adieux.

Elle embrassa son fils avec des larmes, puis, le plaçant dans les bras de Firmin, elle dit à celui-ci :

— Je n'ai pas besoin de vous le recommander, je sais combien vous en prendrez soin ; désormais, vous allez être son père. Vous ne pourrez plus en vouloir à sa mère et refuser de lui parler d'elle parfois, car elle abuse toutes ses erreurs passées.

Aujourd'hui, un repentir sincère a lavé ses autcs.

Hippolyte PIRON.

LE NEZ D'HYACINTHE

On a plaisanté sur le nez de Hyacinthe.

— Eh bien, a dit le comique, prenez-le, mon nez, puisque vous lui en voulez tant.

— Soit, je le prends, a dit Gil-Pérez.

Et le traité dont j'extraits les meilleurs articles a été rédigé séance tenante :

« Entre les soussignés :

« Hyacinthe, artiste dramatique et propriétaire à Montmartre,

« D'une part ;

« Et Gil-Pérez, également artiste et propriétaire d'une faible partie de l'île de Beauté, sise à Nogent,

« D'autre part ;

« Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

« Art. 1^{er}. — M. Hyacinthe loue et cède son nez au sieur Gil-Pérez, pour toute la durée de leurs engagements, pour servir de *truc*, *d'emblème*, *talisman*, etc. ; bref, à toutes les nécessités du répertoire.

« Art. 2. — Le nez précité devra être livré et mis à la disposition du sieur Gil-Pérez à dater des répétitions dites *au quatuor*, afin qu'il puisse s'habituer au maniement de ce cartilage.

« Art. 3. — A la fin de chaque soirée, le nez, après avoir servi, sera placé dans une boîte à violon.

« Art. 4 — Il est expressément interdit au sieur Gil-Pérez de s'en servir pour bals masqués ou de l'employer comme éteignoir.

« Art. 7. — Dans le cas où les besoins du service appelleraient la troupe à Bade, ou ailleurs, M. Pérez fera voyager le nez à ses frais. Il lui sera toutefois loisible de s'en servir comme de chancelière pendant toute la durée du trajet.

« Art. 10 — En cas d'émeute, ledit nez ne peut, sous aucun prétexte, servir de barricade.

« Toutes ces réserves faites :

« M. Gil-Pérez peut jouer avec l'objet selon les besoins de son art ; il peut le grimer, l'aplatir, le relever, l'allonger, y suspendre des anneaux, le faire priser, et au besoin s'asseoir dessus, sans que M. Hyacinthe puisse, en aucune façon, s'opposer à ces aimables espiègleries.. »

Nos deux farceurs n'ont-ils pas eu le toupet de présenter ce traité à l'Enregistrement ! La perruque du receveur s'est hérissée d'horreur !!!

MELANGES

Le jour de l'ouverture de la chasse, un caporal des grenadiers de la garde, accompagné d'un chien, se présente au bureau des bagages et demande un billet pour son compagnon de route.

— Combien pour cet animal, jusqu'à Melun ?

— C'est vingt sous.

— Comment vingt sous ! et moi qui suis militaire, que je ne paie que quatre sous ! Remarquez que c'est un chien militaire, et que c'est le chien du colonel.

— Je le crois, répond l'employé ; mais il n'est pas en uniforme.

(Paris-Gazette.)



**

Au catéchisme. — Combien y a-t-il de sacrements ?

— Il n'y en a plus.

— Comment il n'y en a plus ?

— Mais non, monsieur le curé, puisque vous avez donné les derniers à ma grand-mère.

**

Les enfants terribles :

— Où est ta mère, Jules ?

— Papa, elle est à sa chambre qui fait des bêtises.

— Comment des bêtises ?

— Oui, elle fait sa prière à genoux !

— Eh bien ! quel rapport, imbécile, vois-tu entre des bêtises et la prière ?

— Dame ! papa !... c'est que maman disait l'autre jour à mon cousin qui faisait sa prière devant-elle :

— « Alfred ! Alfred ! relevez-vous ! vous faites des bêtises. »

(Gazette de Paris.)

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon.— Imprimerie d'AIMÉ VINGTRINIER.

A. L. Maquaire